

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 10 (1872)  
**Heft:** 40  
  
**Artikel:** Geneviève : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-181974>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

le plus contribué à ouvrir ; 6,000 périrent dans cette campagne, la moitié aux combats de Polotsk et de la Bérésina. Toujours exposés par les généraux français aux postes où la mort portait ses coups les plus assurés, peu revinrent, aucun ne sauva sa vie par la lâcheté.

Voici un exemple assez piquant de la diversité d'éducation des jeunes filles européennes et des jeunes filles d'Amérique. C'est le baron Schop qui la constate dans sa chronique du *National* :

Dans une récente réunion, dit notre spirituel confrère, j'ai vu une jeune fille de quinze ans, une Américaine, arrivée ces jours derniers à Paris.

Cette jeune fille de quinze ans était venue seule, avec son frère, plus jeune qu'elle de deux ans, de San Francisco.

Elle ne pouvait comprendre l'étonnement qu'elle causait aux femmes qui l'interrogeaient :

— Comment, vous avez fait deux mille lieues toute seule, avec votre petit frère ? — Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu peur dans votre long voyage ? — Peur de quoi ? Elle avait un petit air sûr d'elle-même qui montrait qu'elle était déjà une maîtresse petite femme.

Quelle est la jeune Parisienne de quinze ans qui oserait aller seule de Paris à Saint-Cloud ?

Les Anglaises ont le même tempérament et la même éducation que les Américaines ; il n'est pas rare de voir de jeunes Anglaises qui ont été seules aux Indes et en sont revenues comme elles étaient parties. Je me rappelle encore cette jeune fille anglaise à qui l'on demandait ce qu'elle avait été faire aux Indes et qui répondit simplement : « J'y allai chercher un mari, que je n'ai pas trouvé. »

Ces jeunes filles-là sont mieux armées que les nôtres contre la séduction. Toutes jeunes, on leur apprend à se défendre et à se diriger dans la vie. Les mœurs britanniques permettent aux jeunes filles d'avoir recours à toutes les séductions de la grâce et même à toutes les petites roueries de la finesse pour conquérir un mari ; mais ces jeunes filles savent aussi que le seul moyen d'arriver au but est de ne pas franchir la limite des choses permises : les regards à la dérobée, les sourires épanouis sur des lèvres roses, les serremments de mains un peu expressifs, toute l'innocente artillerie de cette escarmouche amoureuse qui règne d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne et qu'on appelle la *flirtation*.

Une fois mariées, adieu les airs penchés, les promenades à l'aventure, les soupirs, les coups d'œil et le reste. *Jam venit vesper*. Toutes les flèches rentrent dans le carquois pour n'en plus sortir : la jeune évaporée d'hier est aujourd'hui une grave mère de famille. La période romanesque est passée.

En France, c'est le contraire. La période romanesque ne commence le plus souvent qu'après le mariage qui, dit-on, est le tombeau de l'amour.

### Porqué Pierro a fè son tsemin.

Noûtron vesin Pierro étai on crâno martsau din son tims et n'avai pa pouerré de l'ovradzo. L'étai fort coumin on or, et on lai desai *lo bras d'aci*.

Tot lo dzo on l'ohiessai rolhi su se n'incelliena, limâ et ferrailli, tot-on lo delon quello degando. N'allavé pas quartettâ ti lé dzo à dizâoré, à quatre âoré et la veillia coumin lé martsau d'ora ; sé te-nivé onna gottetta dé penatset din on bossaton, et et quand l'in avai fauta, l'allavé sé passâ la sai, sin paidre son tims.

Assebin, d'on pourro vallottet que l'étai quand l'est vegnai tsi nos avoué sé z'aillions din son mot-chai décatsetta, oreindrai, l'est quasu lo pllie retso dào veladzo.

Ma sé fâ on bokenet vilho, et ne travaillé pas mè dé se se n'état.

On dzo, lai iè demanda dincé :

« Dité-vai l'onclio Pierro, din on indrai dé vegne » coumin lo noûtro, io lai ia tant dé dzins que bai-vons trâo âo cabaret et à la câva, coumin ai-vo fè po lâo résistâ ?

Vai-tou me n'amî, l'est z'u to solet, et ie vè té cin contâ.

L'étai d'apremi que iétaivo à mon pan. Lo dzera (\*) Bosset, ion dai gros doûs dé l'indrai, vegnai tsertsi dai fochâos que m'avai fè à rasseri.

— Guiêro té daivo-io ? mé dit lo dzerâ.

— Vingt batsé.

— Vingt batsé ! l'est trâo tchai, t'in vu bailli dise-houet : vâo-tou ?

— Na, ne lai ia pas pi on courtse à oùta.

— Paret que ne lai ia rin à fêrè avoué té ? Vin bairé on verro !

Et no vaitelè partis âo premi bottiet d'ingrebliâo. L'est bon.

Dué botollié sé baivon in dévesin dé soce et dé cin et dué z'âoré sé passont.

Io lo dzera pâhié l'écot, et mé dese :

— Ora, té daivo vingt batsé ?

— Vingt-et-cin assebin !

— Coumin, mé prind-tou po on fou, pi ora que te m'as de vingt batsé ?

— Vo preigno por on hommo d'écheint, que né vâo pas fêrè paidre lo tims â on pour-r'ovrai po rin ; et l'est po c n qué vo z'à demandâ cin batsé dé pllie po lé dué z'âoré que iè passâ à voutré z'ôôdré !

Et lo dzerâ la biô z'u sacramintâ, timpêtâ, faire on trafi dé la metsance, ne lai ia pas z'u dé nâni, la faliu que mé balliêhié mé vingt et cin batsé.

Adon, lo lindéman, tot lo veladzo cognessai la pararda dào dzerâ, et nion n'a jamais tsertsi dé mé trairé dé la fordze po mé menâ'âo cabaret.

L'est cin qu'à fè ma fortuna.

L. C.

### Geneviève.

#### IV.

Deux jours avant le nouvel an, Geneviève était allée avec la domestique chercher de l'eau à la fontaine de la maison commune ; elle se contraignait volontairement à cette besogne grossière, parce qu'elle avait appris que les gens disaient dans le village qu'elle se générait de la faire. Elle venait

(\*) *Dzera*, sorte de juge sous les Bernois.

précisément de remplir sa seille, quand la fille lui dit : — Tiens, vois-donc celui-là avec ses yeux doubles, c'est bien sûrement le nouveau géomètre. Un monsieur, habillé à la mode, descendait en effet le village; il avait une paire de lunettes sur le nez. A l'instant même où il passait devant les deux jeunes filles, Geneviève mettait l'eau sur sa tête, mais un pas malheureux la fit glisser sur le verglas : elle tomba et se trouva entièrement inondée. Pendant que Geneviève se relevait, le monsieur étranger s'approcha d'elle, et lui tendit la main pour l'aider; il lui demanda, d'un ton plein de sollicitude, si elle ne s'était pas fait de mal, car elle venait de faire une chute périlleuse. Il y avait tant de bonté dans le ton de ces paroles, que Geneviève en fut tout à coup très agréablement émue; elle remercia cordialement et dit qu'elle ne s'était pas blessée; puis, accompagnée de l'étranger, elle reprit le chemin de la maison. — Eh! mais vous boitez, je crois, dit le monsieur, vous êtes-vous tordu le pied? — Non, je suis boiteuse, dit Geneviève; et, bien qu'elle grelottât de tous ses membres, son visage devint rouge comme du feu. Elle couvrit sa figure de son tablier, en faisant semblant de s'essuyer, et pourtant son tablier était encore tout plein d'eau. L'étranger fit alors la remarque qu'elle boitait d'une manière peu sensible; notre jeune fille sourit d'un air moitié incrédule, moitié flatté de l'observation. Geneviève était déjà fort embarrassée de sentir l'étranger l'accompagner ainsi côte à côte à travers le village, mais elle le fut encore bien davantage quand elle vit le monsieur entrer dans la maison de Zahn, après avoir dit quelques mots d'excuse et sans même attendre une réponse. Au même instant, il est vrai, Sultan s'élança furieux sur l'étranger, et l'aurait certainement mis en pièces, si le seigneur et Geneviève ne l'avaient pas retenu de toutes leurs forces. L'étranger conseilla alors à la jeune fille de prendre quelques précautions contre le refroidissement, comme de se mettre au lit, boire du thé, etc.

Pendant ce temps-là, l'étranger, ou, pour l'appeler par son nom, Edouard Brønner, s'était assis et causait agréablement avec le vieux Zahn : une heure s'était à peine écoulée, et il savait déjà toute l'histoire du seigneur. Celui-ci trouva bien vite monsieur le docteur Brønner fort de son goût, mais le seigneur revint tant de fois avec tant d'instance sur le chapitre des lunettes, pour demander s'il en avait réellement toujours besoin, que Brønner vit combien ce meuble doctoral lui était désagréable. Il ôta donc ses lunettes, aux applaudissements de son interlocuteur, qui lui dit même qu'il était bien plus facile de causer avec des gens dont les yeux n'étaient pas ainsi renfermés dans une lanterne. Zahn en vint alors à parler de ses douleurs corporelles; Brønner lui répondit, en faisant une forte grimace, que jusqu'à ce moment on l'avait traité à contre-sens, et il lui prescrivit alors un infaillible remède.

A partir de ce jour, Brønner vint presque journellement au château. Chacun se réjouissait de sa venue, excepté Sultan, qui conservait toute son aversion contre lui. Il ne voulait plus écouter personne, et on était obligé de l'attacher toutes les fois que Brønner arrivait. Un jour, en s'en allant, celui-ci lui jeta un morceau de pain, mais le chien laissa le pain pour s'élançer sur l'homme, comme s'il eût voulu le dévorer, et le proverbe : — *un chien ne prendrait pas de lui un morceau de pain*, se trouva, pour Brønner, justifié au pied de la lettre.

Mais Geneviève n'en accueillait pas moins bien les belles paroles et les cajoleries de Brønner. Elle se disputa beaucoup avec la domestique, qui prétendait que Brønner n'avait qu'un seul habit, puisqu'il venait le dimanche avec le même que celui qu'il mettait la semaine; elle traita de nigaude la servante et lui expliqua que c'était comme cela chez les messieurs. Geneviève était souvent là, quand son père et Brønner parlaient de toutes sortes de choses; elle se réjouissait alors chaque fois que son père applaudissait à la manière de voir de Brønner, et qu'il trouvait son avis aussi sensé que le sien propre.

Le seigneur crut se trouver un peu mieux, à la suite des remèdes ordonnés par Brønner, et celui-ci disait souvent à ce propos qu'il était réellement un bien meilleur docteur que le médecin officiel, mais que la loi lui interdisait de pratiquer. Il parlait alors longuement contre les messieurs qui

pensent qu'il n'y a d'instruits que ceux qui ont beaucoup de livres dans la tête; c'est la pratique qui fait le maître, disait-il; un paysan qui connaît le monde s'entendrait souvent mieux en fait de gouvernement que tous les magistrats et baillis possibles; il en est la plupart du temps de même avec les médecins : c'est la pratique qui fait le maître. Pendant qu'il mêlait ainsi le vrai et le faux à tort et à travers, il se conciliait de plus en plus la sympathie de Zahn, qui voyait ainsi confirmée sa manière de voir la plus chère. On parla aussi à Brønner du procès; il fortifia le seigneur dans sa résolution d'avoir, aussi bien que sa partie adverse, recours à la corruption. Brønner était d'avis qu'il fallait surpasser la partie adverse en donnant beaucoup d'argent.

Alors, dans le *bon vieux temps*, il était impossible de terminer une affaire sans *retours du bâton*, et les employés acceptaient cela sans la moindre gêne.

Un soir que Brønner allait quitter la maison, Geneviève le reconduisit jusque sur le seuil de la porte; là ils s'arrêtèrent encore un instant à parler ensemble. Brønner prit les deux mains de la jeune fille et lui dit : — *Parole d'honneur*, Geneviève, vous êtes une aimable demoiselle, et vous n'avez pas les manières d'une paysanne; vous êtes aussi beaucoup trop belle pour une paysanne, *parole d'honneur*, et vous avez autant d'intelligence que pas une à la ville.

Geneviève lui répondit bien qu'il voulait seulement plaisanter, mais, au fond, elle lui donnait cependant raison. Il baisa alors la main de Geneviève et prit congé d'elle en ôtant poliment son chapeau. La pauvre jeune fille resta encore longtemps, toute pensive, sur la porte à le regarder s'éloigner; un charmant sourire voltigeait sur sa figure : les manières si polies et en même temps si cordiales de Brønner lui avaient plu au suprême degré.

Elle remonta donc l'escalier en chantant, et la grande soupière qu'elle portait étant tombée de ses mains, elle ne fit qu'en rire. Tout lui semblait si agréable ce soir-là, qu'elle ne pouvait faire triste mine. Elle alla même encore à la cave, quoiqu'il fut tard, et rapporta en secret une bouteille de cidre aux domestiques; elle voulait qu'eux aussi participassent à sa joie, quoique ce ne fût pas un dimanche.

La liaison entre Brønner et Geneviève marcha dès lors à pas de géant.

Un nouvel événement, presque inattendu, tant il avait tardé, apporta une nouvelle joie dans la maison du seigneur. On apprit qu'il avait enfin gagné son procès. La partie adverse s'étant rendue à Rotterdam, le bailli lui avait dit clairement, mais pourtant avec des paroles dorées, que le cheval alezan du seigneur avait prévenu et dépassé *leur rosse*. Quoique Zahn ne pût pas sortir, il tira cependant de l'armoire son habit des dimanches, et s'assit tout joyeux dans son fauteuil. Il fit donner à Sultan un grand pot de lait pour son déjeuner. Il envoya en même temps un commissionnaire à Melchior et à Agathe, en les invitant à venir se réjouir avec lui; on ne lui avait pas encore dit qu'Agathe était à son lit de mort. Il fit aussi inviter Brønner, et celui-ci fut la seule personne qui vint au gala. Le seigneur resta à table jusque bien tard dans la nuit, à boire, à rire, à causer; quelquefois cependant il devenait pensif; il aurait voulu que sa *vieille* fût encore là en vie, et il avalait alors un plein verre en son souvenir. Il fallut à la fin l'emporter, à moitié endormi, de son fauteuil dans son lit.

Il était déjà tard quand Brønner se disposa aussi à partir. Geneviève l'éclaira jusqu'en bas; ils étaient tous deux fort émus et s'embrassèrent de leur mieux; à toutes les prières et supplications du docteur, Geneviève se contentait de répéter tout haut : — Bonne nuit! Brønner en fit autant; il prit la clé de la maison, ouvrit la porte, la frappa fortement et la ferma de nouveau. Mais il n'était pas sorti, et il se glissa en haut dans la chambre de Geneviève. Personne dans la maison ne s'en aperçut; seulement Sultan, qui était attaché dans la cour, aboya d'une manière incroyable pendant toute la nuit, comme si un voleur s'était introduit dans la maison.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.